

Si, sur cette presqu'île, la ville projetée s'établit, elle est réservée indubitablement à de belles destinées.

En effet, la passe appelée *Passo Cabello*, par laquelle les navires entrent dans la baie de Matagorda, est la passe la plus profonde de toute la côte du Texas. Elle a seize pieds d'eau, et pourrait en avoir vingt à l'aide de faciles travaux. Ainsi le déclare le commandeur Moore, dans une lettre signée de lui qui a été mise sous nos yeux. Le nouveau port serait donc beaucoup mieux partagé que Galveston, sous ce rapport, comme sous celui de la salubrité et de la fertilité de ses rivages. Aussi le port de Matagorda serait-il déjà devenu le premier port du Texas, si la ville de ce nom n'avait été bâtie dans un endroit où il y a si peu d'eau, que les bâtimens n'en peuvent approcher, et que toutes les cargaisons doivent être chargées et déchargées dans des bateaux plats. Située à l'extrémité opposée de la baie, la ville de Trespalacios est destinée à profiter de cette faute, car le port est assez profond pour que les bâtimens puissent arriver à Jui. Située, comme l'est New-York, entre deux cours d'eau, elle deviendrait l'entrepôt, non-seulement des rives du Trespalacios, mais encore de celles du Colorado, le plus riche fleuve du Texas, qui doit communiquer avec le Trespalacios, à l'aide d'un canal qui n'aura que trois ou quatre milles de long. La baie de Matagorda ou de Trespalacios est, en outre, la voie de communication la plus directe entre le littoral de San-Antonio de Bajar, où la colonie allemande doit porter ses pénates. Isolée comme elle le sera, cette colonie est condamnée à lutter continuellement et à périr; il en sera autrement, si elle fait, de la presqu'île de Trespalacios, son premier poste et son entrepôt, et si elle part de là pour s'étendre peu à peu dans l'intérieur du pays, au lieu d'aller s'y aventurer de prime-abord sans avoir établi une ligne de communications entre elle et l'extérieur.

Collisio fatale de steamboats.—Un fatale rencontre de steamboats vient d'avoir lieu sur le Mississipi. Le samedi 14 de ce mois, vers minuit, les steamers *Belle de Clarksville*, allant à Nashville, et le *Louisiana*, allant à la Nouvelle-Orléans, se heurtèrent à environ 25 milles au-dessous d'Helena (Arkansas). Le choc fut si roulain et si violent, que le steamer *Belle*, en deux minutes, fut coulé à fond, le corps du bateau s'étant séparé des cabines. On a constaté la perte d'au moins 31 personnes, dont 18 passagers, et 12 noirs appartenant au navire. Le *Louisiana* est venu immédiatement au secours de l'équipage et des passagers. Ceux-ci ont perdu tout leur bagage. La rencontre des deux steamboats, d'après les informations fournies, a été tout-à-fait accidentelle, et a résulté de ce que le steamer *Belle* avait refusé d'obéir au gouvernail et était devenu ingouvernable. On a sauvé la caisse de ce bateau contenant \$12,000. La cargaison et le steamboat étaient assurés.

CE QU'UNE MÈRE PEUT SOUFFRIR (1).

Aux derniers jours de janvier 1841, un froid affreux sévissait. Les rues d'Anvers avaient revêtu leur robe d'hiver: la neige fouettait, drue comme grêle, les vitres des maisons, et l'âpre vent du nord reclassait au coin du feu les bourgeois qui s'étaient hasardés sur le seuil de leurs maisons.

Malgré l'intensité du froid et quoiqu'il ne fût que neuf heures, il y avait beaucoup de mouvement dans les rues, à cause du vendredi. Les jeunes gens couraient pour se réchauffer, les bons bourgeois soufflaient dans leurs doigts en grelottant, et les ouvriers se battaient les flancs, à grands tours de bras.

En ce moment, une jeune femme longeait lentement la Winkelstræet, dont elle devait bien connaître les habitans, puisqu'elle visitait chaque pauvre demeure et en sortait toujours avec un air de satisfaction. Ses membres délicats étaient couverts d'un manteau de satin fourré d'ouate, un chapeau de velours couvrait sa tête gracieuse et serrait ses joues légèrement pourprées par la rigueur du temps: Un bon entouffrait son cou, et ses mains se cachaient dans un élégant manchon. Cette jeune personne, qui semblait assez riche, allait entrer dans une maison, quand elle vit arriver une de ses connaissances. Elle s'arrêta à la porte, jusqu'à ce que son amie se fût approchée.

—Bonjour, Adéla, lui dit-elle en souriant, comment te portes-tu ?
—Assez bien, et toi, Anna ?—Grâce à Dieu, je suis en bonne santé, et si heureuse que je ne saurais te dire combien.

—Pourquoi ? le tems ne me paraît pas si agréable.

—A moi beaucoup, Adéla. A peine levée depuis une heure, j'ai déjà visité vingt pauvres familles. Et l'en ai vu de la misère, chère Adéla, de la misère à briser le cœur. Faim, froid, maladie, demeuvent affreux; c'est inconcevable. Oh ! que je m'estime heureuse d'être riche, car c'est si doux de faire le bien !

—On dirait que tu as envie de pleurer, Anna : je vois briller des larmes dans tes yeux. Ne sois donc pas si sensible. Les pauvres gens ne sont pas tant à plaindre cet hiver; on fait tant de distributions ! Charbon, pain, pommes de terre, tout se donne en abondance.

(1) Les angoisses retracées dans cette histoire véritable se trouvent au milieu de notre société riche et insouciant; mais, chez nous, comme en Belgique, la charité est active, infatigable, ingénieuse, et plus d'une jeune femme s'arrache au doux confort de sa vie élégante, pour aller pénétrer dans l'asile du pauvre et y porter mystérieusement des secours efficaces. En France comme en Belgique, la charité a ses mystères.

ce. Hier encore, j'ai souscrit pour cinquante francs, et j'aime mieux faire distribuer mon argent, que d'aller moi-même dans tous ces réduits infects.

—Adéla, tu ne connais pas les pauvres. Ne les juges pas sur ces gueux déguenillés qui font profession de misère, et qui salissent ou déchirent à dessein leurs habits pour inspirer l'horreur ou la pitié. Suis-moi, je te montrerai des ouvriers dont les vêtements ne sont pas en lambeaux, dont le ménage n'est pas sale, et dont la bouche ne s'ouvrira pas pour mendier; mais pour te remercier et te bénir. Tu verras l'horrible fain empreinte sur leurs traits, le pain noir gélé entre les doigts raidis des enfans, les larmes de la misère, le sombre désespoir du père. Oh ! si tu jetais les yeux sur ce muet tableau de peines et de douleurs, quelle joie angélique ne trouverais-tu pas à changer tout cela avec un peu d'argent ! Ces pauvres enfans, tu les verrais bondir de joie et s'attacher à tes vêtements; la mère te sourirait les mains jointes; le père, dans le trouble de son ravissement, serrerait ta main délicate dans ses mains osseuses, et les arroserait de larmes brûlantes. Et alors, Adéla, alors tu verserais aussi des larmes de bonheur, et tu ne retirerais pas tes mains des leurs, quelque rudes qu'elles fussent... Tiens, Adéla, le souvenir de pareils momens me trouble trop !

L'amie d'Anna n'avait pas parlé, pendant que celle-ci, d'une voix émue et avec une profonde conviction, lui esquissait ce triste tableau; elle n'avait pas même proféré une de ces interjections qui prouvent l'assentiment de l'auditeur. L'émotion de son amie s'était complètement emparée d'elle, et lorsque Anna la regarda, elle tira de son manchon un mouchoir pour essuyer les larmes qui s'échappaient de ses paupières.

—Anna, dit-elle, viens, je veux visiter les pauvres avec toi. J'ai assez d'argent dans ma bourse. Consacrons toute la matinée aux bonnes œuvres. Que je suis heureuse de t'avoir rencontrée !

La bonne Anna regarda son amie avec émotion, et ses traits exprimaient combien elle s'estimait heureuse d'avoir procuré une bienfaitrice de plus à ses pauvres concitoyens. Suivie d'Adéla, elle s'avança dans la rue, et entra dans une maison qu'elle savait abriter des malheureux.

La maison, sur le seuil de laquelle elle se trouvait en voyant arriver son amie, fut oubliée. Cet oubli était, d'ailleurs, bien pardonnable, puisqu'elle n'y était jamais entrée; elle avait simplement l'intention d'aller voir si ce toit ne recélait pas quelque pauvre famille inconnue...

Dans une chambre de cette maison demeurait une malheureuse famille. Quatre tristes murailles étaient les seuls et muets témoins des douleurs et des souffrances qui y régnaient. La vue du désolant spectacle qui s'y présentait serrait le cœur de tristesse et inspirait comme un sentiment de haine contre la société. L'air y était aussi froid qu'à la rue, et une certaine humidité y ajoutait encore. Un petit feu était alimenté dans le foyer par des morceaux de meubles brisés; de temps en temps, il en jaillissait à peine une légère flamme. Dans un lit placé au milieu de la chambre se trouvait un pauvre enfant malade, qui ne pouvait pas avoir plus d'un an: son visage jauni, ses petits bras maigris et des yeux enfoncés dans leur orbite faisaient prévoir que la terre du Stouvenberg (cimetière d'Anvers) recevrait bientôt l'innocente créature. Une jeune femme était assise sur une lourde pierre, près de l'enfant, et se couvrait le visage de ses mains. L'étoffe de ses habits, dont le temps avait détruit les couleurs, ne portait pas l'empreinte de cette misère qui mendie les secours publics. Leur propreté et leurs reprises, presque imperceptibles, prouvaient avec quel soin elle avait tâché de cacher son malheureux état.

Par intervalle, un soupir comprimé s'élevait dans son sein, et quelques larmes roulaient le long des doigts dont elle cachait son visage. Cependant, au moindre mouvement de l'enfant malade, tremblante, elle levait la tête, regardait en sanglottant avec effroi ses joues desséchées, serrait mieux la couverture autour de ses membres refroidis, et retombaient de nouveau sur la pierre dans sa désolation et son désespoir.

Le plus profond silence régnait dans ce séjour de malheur. Seulement, la grêle battait les vitres, et le vent soufflait dans la cheminée.

Déjà la femme était restée quelque temps comme assoupie sur la pierre: l'enfant malade n'avait pas bougé, et la mère n'avait pas levé la tête; elle ne paraissait plus même pleurer, car les larmes ne brillaient plus à ses doigts. La chambre était pareille à une tombe habitée par les morts, et qui ne doit plus s'ouvrir.

Tout à coup, une faible voix s'éleva de l'âtre :

—Mère, bonne mère, j'ai faim !

Celui qui avait poussé cette plainte était un garçon de cinq à six ans, qui se trouvait au coin du feu, et s'y était tellement accouru,